

« Un lieu d'observation, d'expériences : l'atelier a une vie propre »

Camille Paulhan & Ivana Adaime Makac

•

Je n'y peux rien, les ateliers m'émeuvent ; je voulais proposer pour thankyouforcoming des portraits d'atelier, des propos d'artistes glanés dans ces lieux, devant leurs œuvres. Il n'y est d'ailleurs pas forcément question de ces dernières, mais plutôt de ce qu'un atelier fait à la production artistique, de comment y travaille-t-on, comment y flâne-t-on.

Savoir, au juste, si et comment la lumière spécifique de l'automne sur les carreaux, l'acoustique défaillante ou les odeurs du restaurant mexicain au pied de l'immeuble influent sur les œuvres que produisent les artistes.

Savoir, également, ce qu'on y écoute comme musique, quelles cartes postales ont été punaisées aux murs, si l'on marche sur des bâches, du papier bulle, des points de peinture ou des chutes de papier. Y voir, aussi, les para-œuvres, les infra-œuvres, les pas-tout-à-fait-œuvres, les plus-du-tout-œuvres, et être donc au cœur du moment du choix.

Je n'avais pas très envie qu'apparaissent mes questions, elles se sont donc effacées.

De l'extérieur, on dirait un aquarium, qui longe une étroite cour dans le quartier de Belleville, à Paris. Il n'est pas très large, mais il semble être fait pour être arpenté : ici, une table, là encore une autre table, une place pour chaque chose, pour les centaines d'objets qui s'amoncellent là dans une organisation savamment accumulative : certains sont destinés à être transformés en œuvres, comme les feuilles de légumes trempées dans la glycérine, dont les teintes ternes contrastent avec leur souplesse, ou encore les excréments de vers à soie. Agglomérés par un liant acrylique, ils paraissent précieux comme des minéraux rares. Mais d'autres objets sont plutôt là pour les phases de recherche, peut-être pour permettre au regard d'être toujours agile : dessins d'enfants, ouvrages sur les volcans ou les vers à soie, coupures de journaux, planches de sciences naturelles et merveilles de la nature (calebasses, graines séchées...). Je remarque quelques détails qui me plaisent tout particulièrement – joie grégaire de trouver une amatrice complice : une carte postale d'une *Merda d'artista* de Manzoni, une autre du *Karnickelköttelkarnickel* de Dieter Roth. Il n'y a rien de décoratif dans l'atelier, tout est réuni, à portée de main. Et puis il y a surtout cette ambiance générale, un lieu hanté par un vert amande étrange, bien éloigné du beige des légumes glycélinés ou du vert pétant des feuilles de mûrier avec lesquelles l'artiste nourrit ses vers à soie. Le vert contamine tout, depuis l'essuie-main de la salle d'eau jusqu'au fauteuil en rotin en passant par l'emballage de la tablette de chocolat que l'artiste a sortie pour me recevoir (elle jure qu'elle n'a pas fait exprès).

La première fois que je suis venue visiter son atelier, Ivana Adaime Makac m'a proposé de revenir quelques mois plus tard : les vers à soie seraient mûrs. L'atelier était métamorphosé, bruisant des mâchouillements des insectes, révélant sa saisonnalité. Les locataires étaient affamés, je regardais Ivana Adaime Makac les nourrir en me parlant, et j'ai aimé cette ambiance de pouponnière, ce travail qui ne s'arrête véritablement jamais, cette capacité à penser les lieux autrement.

**THANK
YOU
FOR
COMING**

thankyouforcoming, Décembre 2021
"Un lieu d'observation, d'expériences : l'atelier a une vie propre"
Camille Paulhan & Ivana Adaime Makac
<http://thankyouforcoming.net/paulhan-adaimemakac>



1.
Vue d'atelier, septembre 2021.
2.
Vue d'atelier, septembre 2021.



3.
Vue d’atelier, septembre 2021.

4.
Vue d’atelier, septembre 2021.



5 et 6.

Vue d'atelier, septembre 2021, détail :

Traces de *stegobium paniceum* et micro-hyménoptères vivant et s'alimentant de *Jardin des revenants*, projet d'installation, en cours depuis 2017 (résidus collectés issus de la pratique de l'artiste, végétaux divers, excréments d'insectes, vernis, pigment luminescent, technique mixte)

7.

Formes Noires, assemblage, depuis 2019.

(Excréments de vers à soie de différents calibres, débris de mûrier, résidus inorganiques, liant acrylique)



8.
Vue d'atelier, détail, septembre 2021.

9.
Vue d'atelier, septembre 2021.
À gauche : *Formes Noires*, assemblage, depuis 2019.

(Excréments de vers à soie de différents calibres, débris de mûrier, résidus inorganiques, liant acrylique).

Au centre : *Zombie 3, Zombie 4*, assemblages (choux et végétaux divers cueillis et stabilisés par les soins de l'artiste), 2018-2019.

À droite : *Jardin des revenants*, projet d'installation, en cours depuis 2017 (résidus collectés issus de la pratique de l'artiste, végétaux divers, excréments d'insectes, vernis, pigment luminescent, technique mixte).



10.
 Vue d’atelier, septembre 2021.

11.
 Vue d’atelier, septembre 2021.
 À gauche: *Zombie 1, Zombie 2*, assemblages (choux et végétaux divers cueillis et stabilisés par les soins de l’artiste), 2018-2019.
 À droite: Résidus de fin de cycle de Rééducation, projet présenté sous forme d’installation évolutive à entretenir dans le cadre de l’exposition *Nonchalance et monstruosité, 4 jours dans la vie des vers à soie*, Villa Belleville, Paris (printemps 2021).



12.
 Détail: *Zombie 1*, assemblage, (choux et végétaux divers cueillis et stabilisés par les soins de l’artiste), 2018-2019.

13.
 Vue d’atelier, printemps 2020.
Rééducation, expériences d’atelier conjuguant exercice et alimentation (projet en cours depuis 2009), Bombyx mori, feuilles de mûrier, formes floquées.

14.
 Vue d’atelier, détail, printemps 2020.
Rééducation, expériences d’atelier conjuguant exercice et alimentation (projet en cours depuis 2009), Bombyx mori, feuilles de mûrier, formes floquées.



15. *Rééducation* (installation évolutive à entretenir) à l'exposition *Nonchalance et monstrosité, 4 jours dans la vie des vers à soie*. Villa Belleville, Paris.

16. *Rééducation* (installation évolutive à entretenir) à l'exposition *Nonchalance et monstrosité, 4 jours dans la vie des vers à soie*. Villa Belleville, Paris.

17. *Larmes de Lycurgue*,
Installation, choux dans différents états, végétaux, technique mixte.
Exposition personnelle aux Ateliers vortex, Dijon, 2015.
Crédit photo Cecilia Philippe.

Je suis née en Argentine, et j’ai passé mon enfance à General Roca, une ville située dans une zone désertique de Patagonie du Nord. Lorsque mes parents se sont installés dans une maison, je me souviens très bien que j’avais investi le jardin, et notamment un terrarium vide.

J’y avais mis de la terre, des cloportes... Il y avait un contraste très fort entre l’extérieur de la ville, une vraie steppe avec des virevoltants, une nature très minérale, et le jardin verdoyant, où mes parents faisaient pousser des plantes de manière parfaitement artificielle. Le vert, de ce fait, était une couleur rare, très peu naturelle. D’ailleurs, les habitants de la région utilisaient beaucoup l’adjectif « vert » pour dire d’une ville qu’elle était belle. Le vert est une couleur à laquelle j’ai toujours été sensible, qui n’est pas nécessairement liée au « naturel » mais plutôt à l’inachevé, à ce qui n’a pas encore atteint sa maturité.

Quand j’ai été adolescente, je m’enfermais souvent dans ma chambre, et je récupérais à droite à gauche de petits objets, des porcelaines cassées, des morceaux de branches, que je peignais en noir pour en faire des installations, des mises en scène ou des collages. C’était très grunge et accumulatif, j’avais besoin de travailler à partir de choses existantes que je venais modifier. Encore aujourd’hui, je ne pars pas de zéro, j’aime réunir des formes que j’assemble.

Par la suite, j’ai suivi des études d’histoire de l’art en Argentine, puis ai fait une école de photographie, où j’ai commencé à photographier des insectes morts. Je vivais dans un studio, et j’avais aménagé un espace où je pouvais travailler à mes assemblages, avec mes insectes. Un jour, je suis allée visiter un petit musée d’entomologie de la banlieue de Buenos Aires, et le directeur m’a offert des vers à soie. Cela a été un moment de fascination absolue, mais la fascination ne suffit pas pour faire une œuvre. J’ai commencé à élever chaque année des vers à soie, tout en me documentant, et le projet *Rééducation* est né une dizaine d’années plus tard, en 2009.

Quand je suis arrivée en France en 2004, j’ai été étudiante à l’École d’art de Tarbes, et c’est là que j’ai commencé à inclure des insectes *in vivo* dans mes mises en scène. Je voulais me détacher de la photographie et aller vers une présence réelle des corps et des objets. Je n’avais pas de lieu dédié, j’étais un peu nomade au sein de l’école, et d’ailleurs j’ai été pas mal nomade pendant des années.

En 2008, je me suis installée à Paris, et j’ai réalisé beaucoup de résidences, travaillé par projets. Je n’avais pas d’atelier fixe, mais plutôt une petite pièce chez moi, comme un cabinet de curiosités, où j’avais toutes mes affaires, où je travaillais aussi avec des animaux vivants comme des souris. C’était une sorte de stockage de mon imaginaire, avec des livres, des posters, des graines, des crânes...

La naissance de ma fille en 2014 a considérablement changé mon rapport à l’atelier ; je savais que je ne pourrais pas continuer à travailler chez moi avec un enfant, j’ai fait une demande à la ville de Paris, et j’ai obtenu cet atelier la même année. Cela a véritablement sédentarisé ma pratique. J’ai besoin de séparer les espaces, d’avoir un lieu uniquement pour le travail, où je ne suis pas parasitée par les questions domestiques. Lorsque je réalisais mes œuvres chez moi, j’étais trop dispersée, trop distraite par ces dernières. Ici, je ferme la porte et je me concentre. Au début, je n’avais même pas Internet, par choix. Je laisse d’ailleurs généralement les stores baissés, car je n’aime pas l’idée d’être observée de l’extérieur, alors qu’il y a de grandes fenêtres qui longent l’atelier. Je crois que je n’aurais pas pu avoir un atelier-logement, pour ces raisons.

Pourtant, ma fille est la bienvenue ici, elle vient régulièrement, me fait des dessins. J'apprécie sa présence, je la laisse manipuler plein de choses, mais elle sait très bien que c'est mon espace de travail.

Je viens à l'atelier en semaine : j'aime beaucoup arriver le matin, boire un maté, observer voir ce qui a changé pendant la nuit. Mes journées sont très diversifiées, je suis toujours en train de bouger, je travaille à plusieurs choses simultanément, tout en étant très concentrée. Je reçois régulièrement des personnes ici, mais pour des visites, des rendez-vous en tête-à-tête. Ce n'est pas un lieu grégaire, j'ai besoin de ma solitude, d'un espace silencieux, dans le sens où j'y habite avec mon propre bruit.

Au début, quand je suis arrivée ici, c'était vide, blanc, et mon installation a été progressive. Comme j'ai du mal à me défaire des choses, tout s'est accumulé au fur et à mesure. En dehors de l'atelier, j'ai d'ailleurs des lieux de stockage et d'autres extensions de celui-ci. La question du résidu est toujours très présente dans mon travail, et il y a souvent des choses qui restent ici et que je recycle, pour les reprendre et les remettre en circulation d'une autre façon. Par exemple, lorsque les vers à soie envahissent l'atelier au printemps, je récupère leurs excréments, qui deviendront plus tard des sculptures, ou les feuilles grignotées, que je transforme en sérigraphie.

J'ai régulièrement travaillé avec des animaux vivants dans mes espaces d'atelier : des souris quand j'étais étudiante, qui déambulaient en semi-liberté chez moi, et ici j'ai eu des grillons, des criquets, des vers à soie... Il y a aussi toute une faune autochtone dont je ne m'occupe pas, qui est parfaitement autonome, et qui s'installe dans les lieux, en ce moment des vrillettes du pain et leurs parasites, des micro-guêpes, ainsi que des araignées. C'est tout un microcosme qui a pris ses aises ici, avec de vraies guerres silencieuses. L'atelier, de ce fait, a une vie propre. Au début, l'installation de tous ces insectes et arachnides a été une surprise, et je me suis sentie comme un animal qui voit arriver sur son territoire un parasite quand j'ai découvert que les vrillettes dévoraient certaines de mes œuvres. C'était une réaction primaire de défense, mais j'ai fini par accepter cette présence. L'atelier est un lieu d'observation, d'expériences : si tu arrêtes de parler quelques minutes, tu verras qu'il s'anime, il s'y passe beaucoup de choses inattendues. Je refuse d'utiliser des insecticides, j'ai besoin d'admettre que tout cela fait partie de mon travail.

Je dis que j'ai une pratique saisonnière. Au printemps, l'atelier est occupé par les vers à soie : ils éclosent chez moi, je les amène ici chaque matin et je les ramène dans mon appartement chaque soir. Qu'il y ait ou pas exposition, je continue à les élever, comme un engrenage que je ne peux pas arrêter. La dimension performative d'un tel projet n'est pas affichée, mais plutôt cachée. À l'automne, je développe beaucoup mes recherches autour des courges, des choux, du céleri, des endives, du fenouil... Je les trempe dans la glycérine pour les stabiliser, ce qui leur donne cet aspect décrépi, mais souple. À la fin de la saison et au début de l'hiver, je travaille surtout sur le tri des excréments des vers à soie, pour réaliser mes sculptures. La temporalité est très importante dans mon œuvre : il y a à la fois du vivant en train de s'épanouir, mais aussi des reliques du vivant qui a été là. Mon atelier est assez encombré, car j'aime avoir tout ce qui m'intéresse à portée de vue, donner à chaque chose une présence. Je crois beaucoup à la coexistence du naturel et de l'artificiel, avec des frontières volontairement perméables, ambiguës.

Ivana Adaime Makac est née en 1978 à Las Flores, Argentine et a grandi dans la région désertique du Nord de la Patagonie.

Depuis 2008 elle vit et travaille à Paris. Son travail est soutenu par la galerie italienne Ipercubo. Après des études d'histoire de l'art à l'Université de Buenos Aires, elle a obtenu son diplôme à l'École supérieure d'art des Pyrénées (2006) et un Master 2 recherche en Arts plastiques à l'Université Panthéon-Sorbonne (2010).

Son intérêt pour le vivant non humain a façonné sa pratique la conduisant progressivement à explorer la question des cycles, de l'inachèvement de la forme, de l'impermanent.

Le vivant domestiqué (comme les vers à soie, les grillons, les choux, les gourdes...) et les relations complexes et paradoxales qui en découlent sont au cœur de ses recherches.

Elle déploie différentes temporalités à travers ses œuvres qui prennent la forme d'expériences, de sculptures et d'installations évolutives à entretenir.

Son travail a donné lieu à des expositions personnelles et collectives en Argentine, Belgique, Canada, Chine, États-Unis, France, Italie et Libye. Elle a également fait plusieurs résidences en France et à l'étranger.

.

Camille Paulhan est historienne de l'art, critique d'art et enseignante. Elle a soutenu en 2014 une thèse de doctorat portant sur le périssable dans l'art des années 1960-1970. Membre de l'AICA, elle écrit pour de nombreuses revues spécialisées et catalogues d'exposition. Elle enseigne à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. Recherches en cours : livres d'or d'expositions, scarabées bousiers, chewing-gum, champignons, scène artistique castelroussine, boulettes, bombe atomique, artothèques, petites énergies.

.